



Rives méditerranéennes

50 | 2015

**Figures d'intellectuels en Méditerranée, XIX^e-XX^e
siècles**

L'émergence de l'intellectuel en tant que réformateur politique et culturel : l'exemple de Jean Psichari (1854-1929)

Géorgia Patéridou

Traducteur : Danielle Morichon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rives/4790>

DOI : 10.4000/rives.4790

ISBN : 2119-4696

ISSN : 2119-4696

Éditeur

TELEMME - UMR 6570

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2015

Pagination : 41-50

ISSN : 2103-4001

Référence électronique

Géorgia Patéridou, « L'émergence de l'intellectuel en tant que réformateur politique et culturel : l'exemple de Jean Psichari (1854-1929) », *Rives méditerranéennes* [En ligne], 50 | 2015, mis en ligne le 15 juin 2017, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rives/4790> ; DOI : 10.4000/rives.4790

L'émergence de l'intellectuel en tant que réformateur politique et culturel : l'exemple de Jean Psichari (1854-1929)

Géorgia PATÉRIDOU

Université Ouverte Hellénique

Résumé : Il est connu que l'intellectuel en tant que figure publique a émergé dans le monde moderne en France à l'époque de l'affaire Dreyfus, bien qu'un des premiers usages du terme, paru dans les écrits d'Ernest Renan (*Cahiers de jeunesse*, 1945), suggère que l'invention de l'intellectuel moderne n'est pas sans rapport avec les révolutions de 1848. Quelques figures importantes, impliquées dans l'affaire Dreyfus, étaient aussi les agents actifs dans les vastes réformes politiques et culturelles qui ont eu lieu à la fin du XIX^e siècle. Yannis Psycharis (ou Jean Psichari comme il était connu en France) était une telle figure. Il appartenait à deux contextes politiques et culturels différents et il les avait marqués tous les deux. Le présent article suit sa trajectoire, en apportant des informations importantes sur son activité et ses écrits, ce qui explique sa contribution aux combats idéologiques de son époque. Le cas exemplaire de Jean Psichari éclaire sur le rôle et la fonction de l'intellectuel dans le monde cosmopolite et multiforme du XIX^e siècle en Méditerranée.

Abstract: It is well known that the intellectual as a public figure in the Modern world emerged in France at the time of the Dreyfus affair, although one of the first uses of the term which appears in Renan's writings (*Cahiers de jeunesse*, 1845) suggests that the invention of the Modern intellectual is not unrelated to the revolutions of 1848. Certain important figures, who participated in the Dreyfus affair, were also the acting agents in the wide political and cultural reforms that were taking place at the end of the nineteenth century. Yannis Psycharis (or Jean Psichari as known in France) was such a figure. He belonged to two cultural and political settings and made his mark in both of them. This article aims to follow his trajectory, bringing important information regarding his action and writings which explain his contribution in the ideological battles of the period. The exemplary case of Jean Psichari enlightens the role and the function of the intellectual in the cosmopolitan and multifaceted world of nineteenth-century Mediterranean.

Dans la riche bibliographie traitant de l'intellectuel, nous avons choisi tout d'abord de mentionner quelque chose qui attira l'attention de George B. de Huszar, intellectuel d'origine hongroise. Huszar, dans son livre consacré aux intellectuels, utilisa comme boutefeu à son analyse le commentaire de Jean Cocteau sur Alexandre le Grand : « Tout ce qui reste de sa réussite, [...] c'est un profil sur une monnaie que m'a donnée Barrès. Sur l'autre face de la monnaie se trouve un sage assis. Chacun sait qu'il y a peu de chance que les deux faces de la monnaie se rencontrent jamais »¹. Ce commentaire trahit une attitude envers le rôle des intellectuels aussi bien qu'envers le grand conquérant lui-même. Il serait néanmoins malaisé pour les intellectuels contemporains d'embrasser absolument cette conviction. Pour la plupart en effet, et c'est un point que note Huszar, le vecteur de leurs activités est aussi bien orienté vers des façons de décrire et comprendre la réalité historique que de la transformer². Car, ainsi que l'a expliqué Terry Eagleton dans son article sur Edward Saïd, il ne suffit pas d'être universitaire pour être considéré comme faisant partie d'une communauté d'intellectuels, pour la bonne raison que « les intellectuels ne sont pas simplement différents des universitaires, ils leur sont presque opposés. [...] dans les universités, les gens travaillent à de nouvelles idées, tandis que les intellectuels tentent en outre de mettre ces idées à la portée de la société et de la culture »³. En d'autres termes, nombreux sont les intellectuels de notre époque à considérer comme élément nécessaire à leur rôle l'association d'activités philosophiques et littéraires et d'activisme social et politique⁴.

Le terme « intellectuel » reflète bien la période au cours de laquelle il a commencé à apparaître avec une fréquence et une virulence plus grandes, c'est-à-dire la seconde moitié du XIX^e siècle⁵. À cette époque, les nouvelles élites de la méritocratie française se forgèrent une nouvelle identité attachée à la connaissance. L'avènement de la classe moyenne (la bourgeoisie) avait assuré depuis le début du XIX^e siècle un vaste public de lecteurs qui contribuait au développement des journaux et des revues littéraires. Ces derniers assuraient à leur tour une nouvelle « position » aux auteurs de littérature (nombre d'entre eux non seulement gagnant leur vie grâce à cette activité, mais acquérant par là même une autre autorité). Par conséquent, les écrivains façonnaient de nouvelles tendances d'analyse esthétique et suivaient leurs propres

1 Cité en anglais par George B. de Huszar (éd.), *The Intellectuals: a Controversial Portrait*, Illinois, The Free Press of Glencoe, 1960, p. 8.

2 *Ibid.*

3 Voir Terry Eagleton, « The Last Jewish Intellectual », *New Statesman* (29 mars 2004).

4 Voir Edward Saïd, *Representations of the Intellectual: The 1993 Reith Lectures*, New York, Vintage Books, 1996.

5 Venitta Datta, *Birth of a National Icon: The Literary Avant-Garde and the Origins of the Intellectual in France*, Albany, State University of New York Press, 1999, p. 66, 70. Voir aussi, Enzo Traverso, *Où sont passés les intellectuels?*, Paris, Les éditions Textuel, 2013. J'ai consulté la traduction grecque : *Τι απέγιναν οι διανοούμενοι ; Συζήτηση με τον Régis Meyran*, trad. Nicos Kourkoulos, Athènes, Ekdoseis tou Eikostou Protou, 2014, p. 15.

convictions dans l'évaluation de sujets culturels variés et/ou de la vie quotidienne. Tant leur activité s'absorbait dans la constitution et l'accroissement d'un capital symbolique, tant le champ littéraire visait à l'autonomie vis-à-vis des autres champs qui structuraient la sphère sociale. Mais, de manière paradoxale, ainsi que l'explique Pierre Bourdieu, c'est exactement ce désir d'autonomie (des facteurs économiques, sociaux et politiques) qui a donné aux auteurs littéraires cette impulsion qui leur a fait franchir le seuil de leur champ et commencer à intervenir dans des sujets sociaux et politiques pour présenter leurs propres principes et combattre même pour une cause⁶.

Il est important de noter ici que l'une des premières occurrences du terme « intellectuel » se trouve dans les textes des *Cahiers de jeunesse* d'Ernest Renan, rédigés en 1845-1846. Là, entre autres, Renan distingue l'homme d'action de l'homme de pensée (tel qu'il se trouvait être lui-même). Réfléchissant à cette distinction, il affirme que, privée de l'influence des activités intellectuelles (à savoir sans l'apport de l'intelligence spéculative), la vie de l'action est dénuée de sens. Il distingue aussi les différentes sphères d'action, accordant une place privilégiée à celle qui se rapporte aux activités de l'esprit : « L'action inférieure, commerce, industrie etc. [...] je dirais que c'est sottise et occupation d'idiots, quoique je reconnaisse que cela soit nécessaire »⁷. On constate ainsi dans ses pensées le désir de maintenir de claires distinctions entre les différents « champs », de conserver l'autonomie de l'intellectuel et de renforcer l'idée de distance entre intellectuels et autres membres de la société, indépendamment de leur utilité. Par le terme « intellectuel », Renan a principalement à l'esprit un homme de pensée ou un artiste, quelqu'un qui écrit de la poésie, qui s'adonne à la peinture ou à la sculpture⁸. Des années après la période où furent formulées ces réflexions, l'effervescence soulevée par l'affaire Dreyfus déclencha la mobilisation des intellectuels et créa un nouveau champ politique, social et culturel : Jean Psichari participait à ces mouvements de la société française.

Jean Psichari ou Yannis Psycharis⁹ était né à Odessa en 1854 dans une famille cosmopolite où l'on parlait le russe, le français et la langue grecque puriste (*katharevoussa*) de l'époque¹⁰. Sa mère étant morte quand il était tout enfant, le

6 Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art : Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, p. 462.

7 Ernest Renan, *Cahiers de jeunesse 1845-1846*, Paris, Calmann-Lévy, 1906, p. 351.

8 *Ibid.*, p. 176.

9 Les graphies différentes du nom sont toutes les deux valables et renvoient soit à l'orthographe française et à la manière dont Psichari signait ses écrits français, soit à l'orthographe grecque et à la translittération du nom en rapport avec l'alphabet grec. Dans la présente étude nous adoptons la version française du nom. En ce qui concerne pourtant les références bibliographiques, nous adoptons soit la graphie de l'original soit la graphie translittérée pour les œuvres grecques de Psichari.

10 Emmanouil Kriaras, *Ψυχάρης: Ιδέες, Αγώνες, ο Άνθρωπος [Psycharis : Idées, Luites, l'Homme]*, Athènes, Hestia, 1981, p. 32. La langue puriste était une langue savante, plutôt écrite que

petit vécu tout d'abord chez sa grand-mère à Marseille. Il passa son enfance et son adolescence à Marseille, puis à Paris, à l'exception d'un intervalle où il se trouva chez son père à Constantinople. C'est là qu'il apprit le grec, ainsi qu'il le dit lui-même, au contact des domestiques de la maison¹¹. À l'école, à Paris, on lui inculqua les lettres classiques et il lisait Sénèque, qu'il admirait particulièrement et dont les vues sur le « dur labeur » semblent avoir déterminé son propre mode de travail ainsi que son attitude générale dans la vie¹².

En 1882, Psichari rencontra Gaston Paris et Ernest Renan ; la rencontre de ce dernier fut déterminante pour lui. Non seulement il épousa la fille aînée de Renan, Noémie, mais il puisa aussi des réflexions dans les idées et les propositions que Renan partagea avec lui, tout comme il forma le projet de son propre parcours¹³. Renan attira Psichari loin du classicisme français et l'orienta vers de nouvelles directions, vers le champ inexploré de la littérature néohellénique. Ces idées lui ouvrirent un fertile terrain de recherche. En outre, l'un des paramètres idéologiques fondamentaux de l'œuvre de Renan, la liaison entre science et poésie, fut également adopté par Psichari et commença à faire une apparition régulière en tant que sujet traité dans ses propres travaux.

En 1885, Jean Psichari fut nommé maître de conférences à l'École Pratique des Hautes Études, à la chaire des Études Médiévales et Néohelléniques. C'est là qu'il enseigna la grammaire historique de la langue grecque, des éléments de grammaire du grec moderne et l'interprétation des textes. Il demeura à ce poste jusqu'en 1896, un nombre toujours plus nombreux d'étudiants se pressant à ses cours avec un intérêt toujours croissant, particulièrement après la publication en 1888 de son fameux livre *To Ταξίδι μου* [*Mon Voyage*]. Cette même année, en 1896, il fut également nommé titulaire du poste de directeur d'études¹⁴. En 1904, il succéda à Émile Legrand à l'École des Langues Orientales Vivantes, où avaient aussi enseigné tous ses professeurs : Ernest Renan, Hippolyte Taine, Émile Egger, Louis Havet, Gaston Paris¹⁵.

Il est évident que Psichari avait un profil académique solide et qu'il était en relation avec de nombreux personnages influents de son époque. En dépit de ses protestations fréquentes, comme quoi sa contribution n'était pas estimée à sa juste mesure que ce fût dans une culture comme dans l'autre (française comme grecque), il fut indubitablement un membre honorable de la société française et pourvu

parlée, proche du grec ancien.

11 Jean Psichari, *Quelques travaux de linguistique, de philologie, et de littérature helléniques* (1884-1928), tome I, Paris, Les Belles lettres, 1930, p. 1262-63.

12 Kriaras, *op. cit.*, p. 35.

13 *Ibid.*, p. 62.

14 *Ibid.*, p. 120.

15 Jeanne Constandoulaki-Chantzou, *Jean Psichari et les Lettres Françaises*, thèse de doctorat d'État, Paris, Université Paris IV-Sorbonne, 1981, p. 69-70.

d'influence dans le milieu universitaire français de la fin du XIX^e au début du XX^e siècle. La question est de savoir comment Psichari, de professeur d'université qu'il était, en vint à jouer le rôle d'un intellectuel.

Au cours des derniers jours de janvier 1898, Jean Psichari, directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études, envoya une lettre au journal *Le Temps*, dans laquelle il demandait que fût accordé aux « intellectuels » (tel fut le terme qu'il employa) le droit d'intervenir sur des sujets de portée politique pour le pays¹⁶. Cette requête concernait la fameuse affaire Dreyfus et Psichari prenait position du côté de ceux qui soutenaient l'innocence de Dreyfus, tout comme il appuyait les efforts de son ami Émile Zola, lequel avait publié dans *L'Aurore* la lettre – brûlot intitulée « J'accuse ». Dans cette lettre, Zola incriminait l'armée française d'obstruction à la justice et attribuait son attitude à une tendance profondément antisémite qui régnait en son sein. À l'époque où le scandale de l'affaire Dreyfus dominait la vie politique française, une quantité de protestations, de lettres et d'autres écrits traitant de l'affaire étaient très fréquemment publiés dans les journaux, indépendamment de la position tenue par leurs auteurs envers l'Affaire. Cette pléthore de textes usait fort souvent désormais du mot « intellectuel », consacrant par cette occasion son sens¹⁷. « Intellectuel » était celui qui luttait pour une noble cause et faisait usage de ses facultés afin d'infléchir l'opinion publique. L'émergence du terme « intellectuel » dans la société française est par conséquent indissociable de l'idée de dialogue et de controverse publics qui prenaient parfois des dimensions agressives comme dans le cas de l'Affaire Dreyfus, au cours de laquelle tournait alors la vie politique, sociale et culturelle française. Ce qui avait débuté comme une erreur judiciaire intégrée au climat d'une attitude antisémite prit la forme d'une bataille rangée publique où se confrontaient et s'affrontaient deux conceptions et deux pratiques de l'idée d'une nation moderne et de son fonctionnement. Par conséquent, l'intellectuel public est aussi l'intellectuel national puisque, de par la conception de son rôle, il est fondamentalement celui qui dresse le cadre théorique des notions de nation et de national. Il en ressort aussi que Jean Psichari avait perçu le rôle de l'intellectuel dans le sens consacré que lui conférait cette époque. La conception de la mission de l'intellectuel se modifia au cours du XX^e siècle en France, mais l'écho de l'affaire Dreyfus se maintint, rappelant combien la contribution de cette querelle avait été déterminante pour l'évolution du rôle des intellectuels.

Revenons néanmoins en arrière, quelques années avant que n'éclate le scandale, afin d'explorer la participation de Psichari au champ des affaires grecques. Ainsi que nous l'avons déjà évoqué, Psichari avait été élevé dans le climat de l'Orientalisme français qui prospectait d'une part les diverses conceptions de la nation et promouvait d'autre part l'intérêt pour l'examen et la compréhension, la

16 Victor Brombert, *The Intellectual Hero: Studies in the French Novel 1880-1955*, Londres, Faber and Faber, 1961, p. 23.

17 *Ibid.*

manipulation ou la préservation du différent, de l'alternatif ou du nouveau¹⁸. Il avait décidé de se distinguer de la façon dont les auteurs français de haute réputation tels qu'Alphonse de Lamartine, François René de Chateaubriand, Victor Hugo, Stendhal s'étaient fait un nom. Néanmoins, ainsi qu'il le remarquait lui-même, le panthéon de la culture française était plein et il devait trouver un autre champ de contribution. L'acte inaugural de sa présence active dans la sphère sociale et politique fut la décision de participer par une communication sur la « question de la langue » en Grèce aux manifestations d'anniversaire des vingt-cinq ans de l'Association de philologie grecque de Constantinople (*Ελληνικός Φιλολογικός Σύλλογος Κωνσταντινουπόλεως*). Psichari avait assuré sa participation en tant que représentant du ministère français de l'Instruction publique et avait préparé son texte en langue populaire, dite démotique¹⁹ (ce serait le premier long texte qu'il devait rédiger en démotique). À la suite de réactions des autorités ottomanes, les manifestations préparées pour l'Association furent annulées, mais on proposa aux participants le choix de composer un tome d'hommage réunissant leurs textes. Psichari envoya ses notes en français, mais, contre sa volonté, elles furent traduites en une langue strictement puriste. Cela le mit hors de lui, dans la mesure où c'était totalement opposé à l'esprit et au message de son travail²⁰. Même si, en raison de l'annulation, sa conférence ne fut jamais prononcée, on considère que l'affaire renforça définitivement ses conceptions et présida au tracé d'une action au centre de laquelle se trouverait toujours la « question de la langue ». Cependant, il présenta plus tard des éléments de son voyage effectué en 1886 et des diverses activités auxquelles il s'était adonné dans un article intitulé « Rapport d'une mission en Grèce et en Orient »²¹. Dès lors, Psichari va associer son travail linguistique à ses vues sur l'identité culturelle et nationale, qu'il incorpore à la vision d'un projet de renouvellement de la société grecque et de sa géographie culturelle. Le voyage qu'il avait entamé à Constantinople pour effectuer des recherches linguistiques se poursuivit par des visites dans l'île de Chios, à Athènes et au Pirée, et l'inspiration qu'il puisa dans ce voyage l'aida à composer son récit intitulé *Mon Voyage* (1888), lequel est considéré comme son ouvrage fondamental.

L'objectif du livre était de mettre en avant la nécessité urgente d'une renaissance culturelle et nationale en Grèce dépendant directement de la langue. Pour la première

18 Edward Saïd, *Orientalism*, New York, Vintage Books, 1994.

19 La langue populaire (démotique) n'était pas appréciée et acceptée ni au niveau administratif de l'État ni parmi les cercles universitaires savants ; elle était surtout réservée à l'usage populaire et oral.

20 Georgia Patéridou, « The Playful Mode of Writing in Psycharis's *To Taxidi mou* (1888) », *Byzantine and Modern Greek Studies* 30, n° 2 (Octobre 2006), p. 170.

21 Jean Psichari, « Rapport d'une mission en Grèce et en Orient », dans *Archives des missions scientifiques et littéraires : choix de rapports et instructions publié sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-arts*, Paris, 1890.

fois dans l'histoire de la prose grecque fut présenté un texte écrit dans une langue familière aux gens « simples », une langue qui s'efforçait d'être la même que celle en usage parmi les gens dont l'instruction était élémentaire²². Cette entrée dynamique dans le champ littéraire le rendit littéralement célèbre en une nuit auprès de la société grecque et cet effort trouva de nombreux partisans ainsi que de nombreux adversaires. L'éditeur du journal *Akropolis*, Vlassis Gavriilidis, introduisit l'ouvrage auprès du public comme un livre surgissant à l'improviste, un livre totalement révolutionnaire et subversif²³. Naturellement, sa publication fit que la « question de la langue » en Grèce atteignit une autre étape, dans la mesure où elle renforça les controverses entre partisans de la langue puriste et ceux de la langue démotique²⁴. Il s'agissait indubitablement d'un manifeste sur la langue et la culture grecques ainsi que sur des sujets d'intérêt national : ainsi, il proposait le réexamen de l'identité nationale et de l'idée de nation, tout en visant à l'intégration de populations vivant hors des frontières de l'État-nation et au renforcement de leur identité hellénique²⁵.

Les vues irrédentistes de l'auteur alternent dans le texte avec les proclamations d'amour pour la patrie adoptive, la France, qui lui avait fourni éducation et stabilité professionnelle. Le ton didactique et paternaliste trahit également le désir de jouer un rôle dominant au sein de la pensée grecque. Le succès du livre fut cependant assuré non seulement par la force de ses convictions, mais surtout aussi par le registre humoristique qui facilitait la pénétration de sa visée didactique. Il faut mentionner ici que dans l'un des chapitres, Psychari, à travers le masque transparent d'un narrateur-personnage identique à l'auteur, discute une vision qui comprend une activation imaginaire de la carte de l'Europe qui s'anime au fur et à mesure que les peuples de tous les États-nations défilent fièrement tout en méprisant les Grecs qui ne peuvent pas parler leur langue et honorer leurs ancêtres. Psychari a la vision d'une Grèce constituant une part indissociable de l'Europe et adopte la pensée et le point de vue européens conjugués à ceux de la Grèce. Cela lui confère le privilège d'être « extérieur »/étranger vis-à-vis de la réalité grecque, position qu'il relie à la conception de l'intellectuel en tant qu'étranger, apparue dès le premier usage du terme en France par Maurice Barrès. Rappelons que le terme « intellectuel » utilisé par Barrès dans nombre de ses textes essentiellement désignait celui qui n'est pas

22 Georgia Patéridou, *Yannis Psycharis's Greek Novels (1888-1929): Didactic Narratives, Cultural Views and Self-referentiality*, thèse de doctorat, Université de Birmingham, 2004, p. 76.

23 [Yannis] Psycharis, *To Tàξίδι μου [Mon voyage]*, éd. et intro. A. Anghélou, Athènes, Hestia 1993, p. 209.

24 Roderick Beaton, *Introduction to Modern Greek Literature: Poetry and Prose Fiction 1821-1922*, Oxford, Oxford University Press [édition grecque 1996, Athènes, Néféli], 1994: p. 31.

25 Voir aussi Dimitris Tziouvas, *The Nationalism of the Demoticists and its Impact on their Literary Theory (1888-1930)*, Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 1986.

français ou qui n'est pas « un bon Français »²⁶.

Dans un autre chapitre significatif du livre de Psichari, portant le titre « Le Poète », le narrateur se rappelle les funérailles de Victor Hugo à Paris en 1885 et l'adoration que la foule avait manifestée envers le poète. Il a donc la vision d'un futur poète grec apparaissant sur le territoire grec comme successeur de Victor Hugo et conduisant la nation grecque vers la renaissance culturelle qui devait se produire. Notons d'ailleurs entre parenthèses que l'idée du « poète-messie » revient souvent dans les textes d'auteurs littéraires de l'époque. Hugo offrait ainsi un modèle idéal à la vision du monde de Psichari : il associait le génie à la forte conscience sociale, tandis qu'il disposait en outre d'une veine poétique et romanesque, tout comme il avait la stature d'un homme d'action, vigoureux défenseur de la justice et de la liberté de parole. Nous remarquons, par conséquent, que Psichari suit de près les déplacements survenus dans le champ français de la culture et de la pensée, et qu'il exprime subséquemment son admiration et sa confiance à l'égard d'un éminent combattant, Émile Zola (en 1898). Ce déplacement de la poésie vers la prose et cette idée fixe concernant les hommes d'action exprimait aussi le modèle qu'il avait lui-même conçu pour faire évoluer la littérature néohellénique.

Il suffirait de prendre en compte l'action de Psichari à l'égard de la « question de la langue » en Grèce pour que l'importance de son œuvre apparaisse d'elle-même. Psichari fut le chef de file de l'une des premières controverses politiques et idéologiques de la société grecque. Depuis la période où domina l'axiome fondamental selon lequel la nation s'établit sur l'identité linguistique, l'histoire de la langue devint le noyau de l'histoire de la nation, ainsi que le fait remarquer Antonis Liakos²⁷. Au cours des premiers temps de son existence, le souci principal de l'État grec nouvellement créé avait été d'effacer les souvenirs de la période ottomane et de Byzance, et d'embrasser l'idée d'un hellénisme essentialiste intemporel. Cette pensée conduisit à la tactique de l'« antiquisation » de la langue. Plus proche du grec ancien était la langue, plus directe et immédiate était la continuité du monde grec avec l'époque contemporaine²⁸. Néanmoins, cette attitude était incompatible avec l'expérience religieuse aussi bien qu'avec les souvenirs de la période byzantine. L'histoire de la langue se trouvait en constant réexamen car elle était inextricablement liée à l'idée de la continuité nationale et de la redécouverte de périodes de l'histoire grecque qui avaient été ignorées ainsi que de formes de langue correspondantes en usage lors de ces périodes²⁹.

26 Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France de l'Affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1986.

27 Antonis Liakos, «Hellenism and the Making of Modern Greece: Time, Language, Space» in K. Zacharia (éd.), *Culture, Identity, and Ethnicity from Antiquity to Modernity*, Hampshire, Ashgate Publishing, 2008, p. 223.

28 *Ibid.*, p. 225.

29 *Ibid.*

Dans ce climat idéologique, la fertile influence de la théorie linguistique de Psichari fut déterminante pour l'émergence et la promotion de la langue démotique. Absorbant l'exemple précédemment donné par Solomos qui accordait une signification particulière à l'utilisation de la langue démotique en poésie, Psichari s'attacha à cette tradition et conduisit une nouvelle campagne de consécration de cette forme de langue dans le discours en prose également. Ainsi que le note Peter Mackridge, « l'objectif essentiel de la démotique était de cimenter la nation tant au niveau national que géographique et historique en une communauté imaginaire homogène et unie »³⁰.

Nous devons évidemment considérer que Psichari et son action furent les catalyseurs de processus parallèles survenant en Europe au même moment. La preuve n'en réside pas seulement dans le fait que la « question de la langue » qui travailla et dans une grande mesure détermina la vie politique grecque s'intensifia dans la période qui suivit 1897, après l'insuccès des guerres avec la Turquie pour le contrôle de territoires, mais aussi dans l'éclatement parallèle de l'affaire Dreyfus (1897-1898), à l'évolution duquel Psichari contribua de façon déterminante par son attitude. Du côté grec, il y avait un dialogue public sur la langue, la littérature et les conceptions sur la culture et les traditions. Du côté français, il y avait un dialogue correspondant, aux répercussions ardentes, sur le fonctionnement des institutions, de la justice, de l'armée, ainsi que sur les « fabrications » de la vérité et du mensonge. Au cœur des deux se trouvait la question essentielle de savoir quelles institutions et quelles mentalités se mettraient en place à cette période. Un État-nation autoritaire ou un autre, démocratique, qui prendrait en compte le droit de tous ses citoyens (pour la France) ? Un État conservateur ou progressiste (pour la Grèce) ?

Notons de surcroît que Psichari lui-même, dans un article publié dans la revue *Noumas* quelques années après la fin de l'affaire, comparait la « question de la langue » en Grèce avec l'affaire Dreyfus³¹. Dans ses textes littéraires, il utilisait aussi souvent des scènes de manifestations qui renvoyaient aux marches populaires de la France de l'époque en faveur de l'innocence de Dreyfus (voir surtout son roman *Τ'όνειρο του Γιαννίρη* [*Le rêve de Yanniris*], 1897-1898). De plus, il dédia ses romans français, *La Croyante* (1899) et *L'Épreuve* (1899), à Émile Zola et au colonel Picquart respectivement, deux personnalités impliquées dans l'affaire.

La « question de la langue » en Grèce et l'affaire Dreyfus en France se déroulèrent presque en même temps et, en dépit de leurs grandes différences, elles ont en partage des points communs, le dialogue public et la recherche de l'identité, ainsi que nous l'avons déjà souligné. Dans les deux cas, le fonctionnement et la physionomie de l'État-nation en tant que formation politique fondamentale en

30 Peter Mackridge, *Language and National Identity in Greece 1766-1976*, Oxford, Oxford University Press, 2009, p. 229.

31 Voir Mackridge, *op. cit.*, p. 218, et Patéridou, *Yannis Psycharis's Greek Novels (1888-1929)*, *op. cit.*, p. 25.

Europe à la charnière de deux siècles (XIX^e-XX^e) formèrent le tronc principal se ramifiant en d'autres discussions. Psichari participa activement aux deux affaires, non seulement en tant que professeur d'université, mais surtout en tant que citoyen combattant pour une cause. On connaît, d'ailleurs, son insistance et son esprit indomptable particulièrement lorsqu'il s'agissait de défendre ses théories linguistiques. Nous voudrions également souligner l'utilisation, fréquente dans son œuvre et non dépourvue de signification, de la notion de « peuple » en tant que partie d'une présence publique plus vaste et d'un discours en quête de l'adhésion de ses récepteurs. Pour Psichari, le « peuple » était réellement un corps démocratique et non pas simplement une foule ou un groupe d'êtres humains. Bien sûr, il y avait toujours dans ses actions un aspect de projection personnelle et d'établissement de sa présence en tant que chef : dans le champ de la littérature, de la langue, de la culture. Cette obsession constitue, probablement, une contradiction avec le rôle de l'intellectuel-combattant désintéressé en faveur du bien public, et elle nous rappelle si besoin est que l'œuvre de cet homme est pleine de contradictions.

Nous pouvons, cependant, lire son œuvre à travers le prisme des questions que pose le rôle de l'intellectuel à la fin du XIX^e siècle, et décider si elle s'intègre ou non avec bonheur dans le réseau des activités par lesquelles des hommes de pensée entreprirent non seulement de comprendre les données historiques mais aussi de promouvoir la démocratisation de la société au profit du plus grand nombre.

Traduction du grec par Danielle Morichon.